

La précession des simulacres

Le simulacre n'est jamais ce qui cache la vérité — c'est la vérité qui cache qu'il n'y en a pas.

Le simulacre est vrai.

L'Ecclésiaste

Si nous avons pu prendre pour la plus belle allégorie de la simulation la fable de Borgès où les cartographes de l'Empire dressent une carte si détaillée qu'elle finit par recouvrir très exactement le territoire (mais le déclin de l'Empire voit s'effranger peu à peu cette carte et tomber en ruine, quelques lambeaux étant encore repérables dans les déserts — beauté métaphysique de cette abstraction ruinée, témoignant d'un orgueil à la mesure de l'Empire et pourrissant comme une charogne, retournant à la substance du sol, un peu comme le double finit par se confondre avec le réel en

vieillissant), cette fable est révolue pour nous, et n'a plus que le charme discret des simulacres du deuxième ordre¹.

Aujourd'hui l'abstraction n'est plus celle de la carte, du double, du miroir ou du concept. La simulation n'est plus celle d'un territoire, d'un être référentiel, d'une substance. Elle est la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel. Le territoire ne précède plus la carte, ni ne lui survit. C'est désormais la carte qui précède le territoire — *précession des simulacres* —, c'est elle qui engendre le territoire et, s'il fallait reprendre la fable, c'est aujourd'hui le territoire dont les lambeaux pourrissent lentement sur l'étendue de la carte. C'est le réel, et non la carte, dont des vestiges subsistent çà et là, dans les déserts qui ne sont plus ceux de l'Empire, mais le nôtre. *Le désert du réel lui-même.*

En fait, même inversée, la fable est inutilisable. Seule subsiste peut-être l'allégorie de l'Empire. Car c'est avec le même impérialisme que les simulateurs actuels tentent de faire coïncider le réel, tout le réel, avec leurs modèles de simulation. Mais il ne s'agit plus ni de carte ni de territoire. Quelque chose a disparu : la différence souveraine, de l'une à l'autre, qui faisait le charme de l'abstraction. Car c'est la différence qui fait la poésie de la carte et le charme du territoire, la magie du concept et le charme du réel. Cet imaginaire de la représentation, qui culmine et à la fois s'abîme dans le projet fou des cartographes d'une coextensivité idéale de la carte et du territoire, disparaît dans la simulation

1. Cf. J. Baudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, « L'ordre des simulacres », Paris, Gallimard, 1975.

— dont l'opération est nucléaire et génétique, plus du tout spéculaire et discursive. C'est toute la métaphysique qui s'en va. Plus de miroir de l'être et des apparences, du réel et de son concept. Plus de coextensivité imaginaire : c'est la miniaturisation génétique qui est la dimension de la simulation. Le réel est produit à partir de cellules miniaturisées, de matrices et de mémoires, de modèles de commandement — et il peut être reproduit un nombre indéfini de fois à partir de là. Il n'a plus à être rationnel, puisqu'il ne se mesure plus à quelque instance, idéale ou négative. Il n'est plus qu'opérationnel. En fait, ce n'est plus du réel, puisqu'aucun imaginaire ne l'enveloppe plus. C'est un hyper-réel, produit de synthèse irradiant de modèles combinatoires dans un hyperespace sans atmosphère.

Dans ce passage à un espace dont la courbure n'est plus celle du réel, ni celle de la vérité, l'ère de la simulation s'ouvre donc par une liquidation de tous les référentiels — pire : par leur résurrection artificielle dans les systèmes de signes, matériau plus ductile que le sens, en ce qu'il s'offre à tous les systèmes d'équivalences, à toutes les oppositions binaires, à toute l'algèbre combinatoire. Il ne s'agit plus d'imitation, ni de redoublement, ni même de parodie. Il s'agit d'une substitution au réel des signes du réel, c'est-à-dire d'une opération de dissuasion de tout processus réel par son double opératoire, machine signalétique métastable, programmatique, impeccable, qui offre tous les signes du réel et en court-circuite toutes les péripéties. Plus jamais le réel n'aura l'occasion de se produire — telle est la fonction vitale du modèle dans un système de mort, ou plutôt de résurrection anticipée qui ne laisse plus aucune chance à l'événement même de la mort. Hyper-

réel désormais à l'abri de l'imaginaire, et de toute distinction du réel et de l'imaginaire, ne laissant place qu'à la récurrence orbitale des modèles et à la génération simulée des différences.

L'irréfrence divine des images

Dissimuler est feindre de ne pas avoir ce qu'on a. Simuler est feindre d'avoir ce qu'on n'a pas. L'un renvoie à une présence, l'autre à une absence. Mais la chose est plus compliquée, car simuler n'est pas feindre : « Celui qui feint une maladie peut simplement se mettre au lit et faire croire qu'il est malade. Celui qui simule une maladie en détermine en soi quelques symptômes. » (Littré.) Donc, feindre, ou dissimuler, laissent intact le principe de réalité : la différence est toujours claire, elle n'est que masquée. Tandis que la simulation remet en cause la différence du « vrai » et du « faux », du « réel » et de l' « imaginaire ». Le simulateur est-il malade ou non, puisqu'il produit de « vrais » symptômes ? On ne peut ni le traiter objectivement comme malade, ni comme non-malade. La psychologie et la médecine s'arrêtent là, devant une vérité de la maladie désormais introuvable. Car si n'importe quel symptôme peut être « produit », et ne peut plus être reçu comme un fait de nature, alors toute maladie peut être considérée comme simulable et simulée, et la médecine perd son sens, car elle ne sait traiter que les maladies « vraies » par leurs causes objectives. La psychosomatique évolue

d'une façon louche aux confins du principe de maladie. Quant à la psychanalyse, elle renvoie le symptôme de l'ordre organique à l'ordre inconscient : celui-ci de nouveau est censé être « vrai », plus vrai que l'autre — mais pourquoi la simulation s'arrêterait-elle aux portes de l'inconscient ? Pourquoi le « travail » de l'inconscient ne pourrait-il être « produit » de la même façon que n'importe quel symptôme de la médecine classique ? Les rêves le sont déjà.

Bien sûr, le médecin aliéniste prétend qu' « il y a pour chaque forme d'aliénation mentale un ordre particulier dans la succession des symptômes que le simulateur ignore et dont l'absence ne saurait tromper le médecin aliéniste ». Ceci (qui date de 1865) pour sauver à tout prix le principe d'une vérité et échapper à l'interrogation que pose la simulation — à savoir que la vérité, la référence, la cause objective ont cessé d'exister. Or que peut faire la médecine avec ce qui flotte en deçà ou au-delà de la maladie, en deçà ou au-delà de la santé, avec le redoublement de la maladie dans un discours qui n'est plus ni vrai ni faux ? Que peut faire la psychanalyse avec le redoublement du discours de l'inconscient dans un discours de simulation qui ne peut plus jamais être démasqué, puisqu'il n'est pas faux non plus² ?

Que peut faire l'armée avec les simulateurs ? Traditionnellement elle les démasque et les punit, selon un principe clair de repérage. Aujourd'hui elle peut réformer un très bon simulateur comme exactement équi-

2. Et qui, lui, n'est pas susceptible de résolution dans le transfert. C'est l'emmêlement de ces deux discours qui rend la psychanalyse interminable.